



Soirée inaugurale

Nicolas Carrere Bordehore
Cahors, le 29 juin 2017

A l'encre rouge

Une citation courte, pour introduire mon propos. Une citation de Lacan qui en 1953 indiquait :
« Il n'est pas de parole sans réponse, même si elle ne rencontre que le silence, pourvu qu'elle ait un auditeur » (Jacques Lacan, Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse, 1953)

C'est une équipe que je rencontre pour la première fois pour une séance d'Analyse des Pratiques. Je suis un peu surpris de leur demande, parce que c'est un service spécialisé dans la prise en charge de jeunes autistes au sein d'un IME. Je suis un peu surpris parce que l'association à laquelle la demande a été faite par le chef de service est une association énonçant clairement son orientation par l'enseignement de Freud et de Jacques Lacan. Alors même que le champ de l'autisme en pleine expansion avec les TSA est le lieu d'une controverse violente, qu'on me fasse cette demande, ça m'intrigue à vrai dire...

Dès les premiers instants, à peine s'est-on brièvement présentés, que déjà ils discutent, de qui va-t-on parler, de Pierre ou de Paul, ou alors de Jacques. Très vite, tous s'entendent pour évoquer le travail avec Pierre qui leur cause le plus de difficultés. La difficulté, ils la repèrent du fait qu'ils mesurent que quelque chose ne va pas et qu'ils deviennent maltraitants (Quelques années ont passé. Aujourd'hui on dirait peut-être non bien traitants...).

Je leur demande ce qui se passe avec Pierre.

Ils me répondent que la difficulté qu'ils rencontrent avec Pierre, qui leur cause tout ce souci, c'est que Pierre, et bien il ne veut pas se laver les mains.

Je leur demande de m'en dire un peu plus, je ne comprends pas bien encore ce qui les tracasse.

Ils m'expliquent que le problème, c'est que Pierre, qui a à peu près 7 ans, ne veut pas se laver les mains.

On lui a expliqué pourtant, qu'après fait pipi, on se lave les mains. Mais rien à faire, Pierre ne se lave pas les mains.

Pierre s'est pourtant vu présenter les pictogrammes, les images de séquençage : je baisse mon pantalon, je baisse ma culotte, je fais pipi, je remets ma culotte, et mon pantalon, et je me lave les mains.

Preuve pourtant qu'il a bien intégré la séquence, il la chantonne !

Alors il baisse le pantalon, la culotte, il fait pipi, il se rhabille mais au moment de se laver les mains, il s'oppose. L'éducateur ne cède pas. Pierre s'enfuit. Les éducateurs s'y mettent à plusieurs, et le ramènent manu militari, dans les cris, au lavabo.

Ce qui est neuf, pire me dit-on, c'est que Pierre fait semblant d'aller faire pipi, mais ne fait pas, et que dans ce cas là aussi, il refuse de se laver les mains. Et que la foire d'empoigne qui suit se réalise de la même façon que lorsqu'il y va pour de bon.

Mes tentatives d'interroger la mise en fonction des règles dans ce cadre institutionnel ne porte pas ses fruits (Mais enfin, vous ne pouvez pas nous demander de céder sur la règle !).

Une éducatrice remarque toutefois que Pierre n'a pas toujours manifesté ce refus, cette opposition.

Et que d'ailleurs, en y réfléchissant, depuis que s'est mis en place ce comportement inadapté quant au lavage des mains, le travail cognitif à la table se déroule beaucoup plus sereinement.

Alors je demande, tiens, mais depuis quand est-ce que vous avez remarqué ce déplacement ?

- Depuis fin septembre, début octobre peut-être...
- Ah, et il s'est passé quelque chose de particulier à cette période ?
- Non, non, vous savez, avec les autistes la ritualisation des activités est importante. Les semaines se déroulent de façon très repérée.
- Ah si, peut-être, à la fin septembre, il y a eu beaucoup de changement dans l'équipe, avec plusieurs départs et autant d'arrivées. D'ailleurs, l'éducateur qui s'occupait de Pierre depuis son arrivée dans le service et dont il était très proche est parti lui aussi.
- Ah tiens, mais c'est quelque chose ça. Et comment ça s'est passé ces départs, on a pu se dire au-revoir, est ce qu'on a pu se séparer ?
- Ah mais vous savez, avec les autistes il faut des outils spécifiques pour leur permettre de se repérer. Alors on a mis en place un classeur dans lequel on met chaque jour les photos des professionnels présents.
- Ah, oui, mais pour les absents, qu'est-ce qu'on en fait de leurs photos ?
- Non, vous ne comprenez pas, c'est un classeur, on a plastifié les photos et on insère celles de ceux qui travaillent sur la page du jour.
- Oui, oui, j'entends bien, et celles des absents ou de ceux qui sont partis, on en fait quoi ?
- Attendez, vous ne comprenez pas, je vais vous montrer le classeur, avec les autistes les images ça parle mieux

Et voilà comment j'ai été diagnostiqué autiste...

C'est dans un collectif toulousain que j'ai débuté ma pratique. Je dis collectif, et pas institution. Un collectif au sens où la forme de lien ne s'inscrit pas sur un modèle hiérarchique mais plutôt de responsabilité égale de ses membres.

La commande sociale n'en est pas à l'origine mais bien le désir de quelques uns qui se sont réunis, pas sans sources d'inspiration et ont obtenu des financements qui n'existaient pas avant eux.

Fraîchement sorti de l'Université, produit de celle-ci, l'on m'y a accueilli en me débarrassant de ses attributs, de mon titre de psychologue. Ce que j'y trouvais, c'était la place d'accueillant, comme tous les autres, sans distinction quant à la qualification.

Déjà je quittais le modèle pluridisciplinaire, de la compétence avant d'en avoir l'expérience que j'en ferai ailleurs, dans un autre temps.

Pire, personne ne m'expliquait ce qu'il convenait que je fasse. Je n'avais pas de mission, surtout pas de projet à l'endroit de ceux qui se présenteraient. Il s'agissait d'accueillir en premier lieu.

Quand des accueillants rejoignent ce collectif aujourd'hui, que des stagiaires y font un passage, je suis sensible à cet effet qui manque rarement de se produire et que je reconnais pour l'avoir rencontré à mon tour. Celui qui consiste à se délester de toutes ces manières de rencontrer l'autre que l'on pouvait jusqu'alors juger constitutives de notre fonction professionnelle (c'est le mot) et qui se révèlent alors dans leur dimension de prescription, d'injonction.

Mais voilà que depuis quelques années, la commande sociale se rappelle à nous. Les lieux d'accueil s'étant multipliés, la ligne budgétaire créée, il convient pour les pouvoirs publics de mesurer avec justesse l'impact social de telles dépenses, c'est à dire de s'assurer que les finances consacrées à ce poste ne sont pas pure perte. C'est la logique du retour sur investissement qui est à l'œuvre. Les accueillants doivent désormais se former.

Ces lieux qui se sont longtemps soutenus d'une présentation par la négative (ni ceci, ni cela) se trouvent mis en demeure de produire des signifiants sur la performance qui est la leur.

C'est l'évaluation qui gagne ce champ. Comment y réagissons-nous ?

Je prends au sérieux l'avertissement de Freud selon lequel commencer à céder sur les mots, c'est risquer de céder sur les choses.

Quelle position adopter dans un jeu de moyens financiers conquis par la novlangue ?

Jouons-nous des semblants ?

Exploitions-nous les parcelles de flou que nous laissent les intervalles des mots de l'Autre ?

Travaillons-nous assez à la langue que nous parlons ?

L'accueil, je le pose comme condition de la rencontre, ce que confirment je crois les quelques vignettes évoquées avant moi. Et la capacité d'accueil n'est pas une disposition affective telle que la gentillesse, la bienveillance dont on nous rebat les oreilles. C'est bien plutôt un effet de discours, ce qui nécessite de tenir compte que cela se parle à plusieurs.

La rencontre ça ne va pas sans le transfert. Lacan le tournait dans l'autre sens, en indiquant que le transfert consistait en la rencontre du désir du patient et du désir de l'analyste.

En ce sens la notion freudienne de Névrose de transfert ne serait elle pas précieuse à l'heure où la volonté de naturalisation des troubles bat son plein, où la figure de l'Autre est gommée par la nosographie, ou la moralisation de la vie psychique gagne les espaces de soin ? Parce que situer la relation comme espace de la production des symptômes, c'est bien là un geste devenu radical aujourd'hui, remettant la contingence au cœur de la pratique.

Travaillant depuis quelques années maintenant avec un certain nombre d'équipes dans le champ social, médico-social, sanitaire, m'arrivent aux oreilles les difficultés des travailleurs de l'humain. Celles qui se disent dans une plainte à l'endroit des conditions de travail, du néo-management qui rend obscures les intentions de l'institution à l'endroit de ses professionnels, d'une plainte qui peine à saisir les instances de représentation du personnel qui semblent de peu de poids au regard de la réalité budgétaire, de la multiplication des arrêts maladie, de la démission des plus anciens qui ne s'y retrouvent plus, du sentiment de passer à côté du travail qu'il faudrait faire, du sentiment de déqualification, de solitude, la liste pourrait être longue encore.

Un certain nombre garde de l'énergie et résiste dans l'ombre, travaille en contrebande. Ils considèrent ne plus pouvoir avancer à visage découvert, ils savent tenir leur langue, ils jouent des masques.

D'autres peinent à repérer la commande qui les oriente dans leur acte, ravalant la catégorie de la demande à la notion d'échec thérapeutique, éducatif...

Pourtant, dans les actes les plus quotidiens, les professionnels de terrain témoignent chaque jour de leur capacité à produire un savoir sur leurs pratiques, savoir qui y réside déjà sous la forme première d'expérience. La confiscation de celui-ci par l'expert autorisé, par les protocoles, les recommandations de bonne pratique qui n'ont plus de recommandé que le nom, vident de leur valeur de lien social ces pratiques mêmes.

Combien de professionnels n'ai-je rencontré qui considèrent que l'institution est un espace hors réalité sociale !

Je me souviens d'une institution dans laquelle j'ai travaillé quelques années en tant que psychologue, un IME encore. Alors que j'y prenais mes marques, il m'apparut que les enfants, pour attirer l'attention de l'adulte, se présentaient à lui en disant « Tu me prends quand ? ». D'emblée, cela m'a été désagréable, embarrassant. Et d'autant plus que cela se présentait dix fois, vingt fois dans une journée... Il aura fallu une rigueur de la présence, de la réponse, ainsi qu'un travail certain sur les questions organisationnelles engageant chacun des professionnels pour qu'à peu près un an après une orthophoniste me fasse remarquer que les enfants ne s'adressaient plus à nous de la même façon. Maintenant, pour attirer notre attention particulière dans le brouhaha des espaces collectifs,

ils nous interpellaient en disant « Eh, j'ai un truc à te dire, c'est important. On y va ? »

Pour conclure.

Faire exister un collectif au champ social, c'est mettre à disposition. Sans présumer des effets d'association, de transmission que cela pourrait produire pour d'autres, je ne peux que les souhaiter. Parce que ça n'a pas la même force les mots, quand on s'accorde à plusieurs sur l'usage que l'on en fait. Ca nous fait en mesurer la portée politique.

C'est une fonction que prend, pour ce qui me concerne, un certain jargon lacanien. Notre collectif a pris le parti de ne pas s'y réduire. Cela ne cesse de me réjouir, comme ouverture et exigence de renouvellement de la langue.

Créer un collectif, c'est créer un lieu d'adresse, pour moi déjà, pour nous, et gageons pour d'autres. L'écart, c'est le pas de côté certes, mais c'est surtout l'interstice que cela ouvre.